

Angélique Walter

Manie et *lalangue*, une même jouissance * ?

Cet exposé s'inscrit à la suite des travaux menés par Bernard Toboul depuis octobre 2018 dans son séminaire sur *lalangue* autour, notamment, des concepts de jouissance phallique et de *Witz*. Il nous semblait en effet important d'en saisir les relations avec le concept clinique de manie dès lors que ce dernier, sous sa forme langagière, s'inscrit fortement dans le voisinage de *lalangue* et de ses rapports avec la jouissance phallique et avec le *Witz*. Il s'agira, à partir de la jouissance phallique en fonction dans *lalangue*, de saisir la proximité de jouissance entre la manie et *lalangue*. Nous reprendrons ainsi les avancées théoriques de Freud et de Lacan autour des concepts de phallus et de castration en nous demandant si la manie est une défense contre la mélancolie ou contre la castration. Nous interrogerons également les liens entre humour et manie pour en différencier les modes de jouissance : si l'humour en appelle à l'Autre dans le plaisir pris au *Witz* et au non-sens, la manie tend, à l'inverse, à annuler l'Autre dans son emballement et vise une jouissance Une quasi autistique.

Mais avant d'entrer plus avant dans le vif du sujet, reprenons quelques instants la description sémiologique que fait Henry Ey de la manie dans son célèbre *Manuel de psychiatrie*. Outre l'exaltation de l'humeur, l'excitation psychomotrice et le syndrome somatique (insomnie, amaigrissement, augmentation de la faim et de la soif, hyperthermie, etc.), la manie se caractérise surtout par une excitation psychique et la fuite des idées, qu'Henry Ey décrit de la manière suivante :

Le maniaque donne l'impression d'une accélération de tous les processus psychiques (association des idées, succession des représentations, mémoire, etc.). Cette accélération du rythme de la pensée se manifeste par quelques troubles caractéristiques :

a) *L'accélération des représentations mentales*. Représentation, un mot, une image, une idée, un souvenir, aussitôt évoqués disparaissent du champ de la conscience pour être remplacés par d'autres.

b) *L'association des idées est superficielle et rapide.* Elle s'établit par des liens verbaux fragiles et automatiques sur un mode très élémentaire analogue à celui observé chez le sujet normal dans la fatigue et le surmenage (assonances, rimes, slogans, jeux de mots, etc.).

[...]

h) Le *langage* parlé et écrit est un flux continu de mots, de propos mal enchaînés et rapides (logorrhées, graphorrhées). Il reflète évidemment toute la désorganisation de la pensée du maniaque : rapidité, prolixité, manque de liaison entre les idées, humeur instable. Les jeux de mots, les onomatopées, les plaisanteries, les imitations burlesques émaillent les propos désordonnés ¹.

On voit ainsi que la manie n'est pas sans lien avec *lalangue* et le *Witz* : le sens y est mis en suspens pour laisser la place à l'assonance, aux rimes, aux jeux de mots, aux onomatopées. C'est le sonore – et ainsi le signifiant et non le signifié – qui est le moteur de l'associativité maniaque. Il y a donc ici une jouissance prise au signifiant, autour de sa matérialité sonore, à l'instar de celle que nous rencontrons dans *lalangue*, le trait d'esprit et, bien sûr, la poésie, comme Bernard Toboul nous l'a démontré tout au long de son séminaire. C'est une « disruption du signifié par le signifiant ² » qui se joue ici : le sens n'est plus du côté du connaître mais du jouir, et si ce jouir est possible, c'est justement parce que la jouissance phallique y est en fonction.

Lalangue et jouissance phallique

Pour cerner la jouissance phallique à l'œuvre dans *lalangue*, nous reprendrons les avancées de Bernard Toboul sur la question phallique dans son séminaire de 2019-2021, notamment les séances d'octobre et de novembre 2019, où est expliqué le passage de la fonction phallique à la jouissance phallique par le déplacement chez Lacan d'une théorie du manque dans les années 1950 et 1960 à une théorie de la jouissance à partir des années 1970.

Le phallus comme signifiant primordial – la fonction phallique

Dans la séance d'octobre 2019, Bernard Toboul explicite la manière dont Lacan reprend la théorie freudienne du phallus et du stade phallique pour développer sa propre théorie du phallus – et de la castration – dans ce qu'il nommera la « fonction phallique ». Lacan part en effet du postulat de Freud dans « L'organisation génitale infantile » selon lequel « pour les deux sexes, un seul organe génital, le masculin, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat du génital, mais un primat du phallus ³ », pour avancer, dans le *Séminaire XI*, que « pour nous, notre rapport à l'inconscient, c'est du rapport à l'organe qu'il s'agit. Il ne s'agit pas du rapport à la sexualité,

ni même au sexe, mais du rapport au phallus, phallus, en tant qu'il fait défaut ⁴ ». C'est donc le phallus – d'abord imaginaire chez Freud, quand le petit enfant attribue un pénis à tous les êtres vivants, dont et surtout à sa mère, puis symbolique chez Lacan, en tant que signifiant – qui conditionne notre rapport à l'inconscient et donc au langage.

Lacan l'explique très bien dans la « Question préliminaire » : « Cette fonction imaginaire du phallus, Freud l'a donc dévoilée comme pivot du procès symbolique, qui parachève *dans les deux sexes* la mise en question du sexe dans le complexe de castration ⁵. » Le phallus devient ainsi le pivot du symbolique, ce qui amènera Lacan à le désigner comme signifiant primordial. Bernard Toboul dira : « D'emblée, Lacan creuse l'écart : il ne s'agit plus d'une symbolique mais *du* symbolique. Le phallique n'est pas une pièce du signifié sexuel, c'est un signifiant. De là, le mathème ($\Phi / - \varphi$), où le phallique est posé comme fonction, constituant ou structurant le monde de la castration. Les insignes du pouvoir, les gestes de la puissance, la parade de la gloire sont dans leur brillance et leur excès, inversement proportionnels à la castration du sujet, et là pour la recouvrir, la dénier, tout en l'exhibant ⁶. » Il est important de relever ici que c'est articulée au complexe de castration – la castration étant de structure – que la fonction symbolique du phallus se met en place pour le sujet. Lacan affirme en effet dans « D'un syllabaire après coup » que « la fonction symbolique laisse apparaître là le point nodal, où un symbole vient à la place du manque constitué par le "manque à sa place", nécessaire au départ de la dimension de déplacement d'où procède tout le jeu du symbole ⁷ ». C'est donc parce que la mère manque de quelque chose que Lacan verra dans le phallus la raison du désir de l'Autre maternel. L'enfant doit apprendre à y reconnaître le désir de l'Autre tout en se confrontant à sa castration (de l'Autre et donc de la sienne). C'est ce que Lacan appelle la *Spaltung* du sujet, c'est-à-dire la division du sujet. Nous verrons que cela a toute son importance pour l'étude clinique de la manie quand nous aborderons plus tard la question de l'objet, ce fameux objet *a*, résultat/extraction de la *Spaltung* du sujet.

Ainsi, chez Lacan, le phallique n'est plus un stade mais une fonction : le phallus n'est plus un signifié ($- \varphi$), l'objet imaginaire de la castration qui donne à l'enfant la signification des allées et venues de la mère, mais un signifiant (grand Phi), opération de métaphore produite par la métaphore paternelle. Bernard Toboul propose d'écrire la fonction phallique avec le mathème suivant :

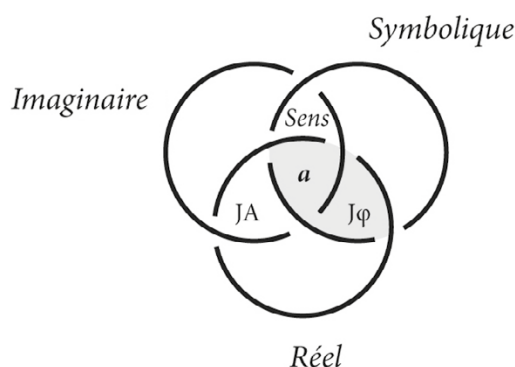
$$S_1(- \varphi)S_2 \longrightarrow \frac{\Phi}{- \varphi}$$

On voit ainsi que, quand s'inscrit la chaîne signifiante pour un sujet, la castration y est sous-entendue (le ϕ entre le S1 et le S2). Cela permet que se produise pour lui le signifiant phallique, qui se substitue à la castration imaginaire. Ainsi, le signifiant phallique vient recouvrir le manque, ce qui amène Lacan à dire que le grand Phi, c'est du paraître. Lacan parlera, dans « La signification du phallus », d'une « intervention d'un paraître qui se substitue à l'avoir ⁸ ». Cela a beaucoup de conséquences pour le sujet, notamment dans la question du sexe, car les rapports entre les sexes, « de se rapporter à un signifiant, le phallus, ont l'effet contrarié de donner d'une part une réalité au sujet dans ce signifiant [elle l'a, ou il l'a, ou pas, elle l'est, etc.], d'autre part d'irréaliser les relations à signifier ⁹ ». On voit ici que la question du paraître ouvre à la question du semblant, que nous aborderons plus tard dans notre exposé.

Ainsi, dès que nous parlons, le phallus est présent dès lors que la castration est sous-jacente à toute parole. Cependant, avec la fonction phallique, nous sommes encore dans une économie du manque (le manque à être du sujet dont le phallus est l'index) et non pas encore dans une économie de la jouissance. Il faudra attendre que Lacan développe son concept de jouissance phallique pour saisir la jouissance à l'œuvre dans toute phonation.

Le phallus présent dans chaque Φ onation – la jouissance phallique

Lacan, à partir des années 1970 et plus particulièrement à partir du séminaire *Encore*, commence à introduire la jouissance phallique dans son corpus théorique. C'est dans « La troisième », à partir des nœuds borroméens – qu'il reprendra ensuite dans le séminaire *R.S.I.* –, qu'il introduit la dimension hors corps de la jouissance phallique dès lors qu'elle est exclue du rond de l'imaginaire, c'est-à-dire du corps. Et c'est justement parce qu'elle est externe à la jouissance du corps, à la jouissance de la vie, que la jouissance phallique est considérée comme anomalique, parasitique. Elle vient perturber, à l'instar des érections du petit Hans – que Lacan nomme son « premier jouir » dans la « Conférence à Genève sur le symptôme » –, l'ordre tranquille de la vie, et cela provoque de l'angoisse. C'est ce caractère anomalique de la jouissance phallique qui conduira Lacan à articuler jouissance phallique et symptôme. Il dira en effet dans « La troisième » : « Le symptôme fait irruption de cette anomalie en quoi consiste la jouissance phallique ¹⁰ [...]. »



Mais ce qui nous intéresse surtout ici, c'est la suite de la citation : « Le symptôme est irruption de cette anomalie en quoi consiste la jouissance phallique, pour autant que s'y étale, s'y épanouit, ce manque fondamental que je qualifie du non-rapport sexuel. » On voit ainsi que le symptôme est articulé au non-rapport et que cette articulation se fait sous l'effet de la jouissance phallique. Bernard Toboul avance en effet que « ce manque que Lacan réaffirme depuis toujours est désormais cerné comme non-rapport sexuel ¹¹ ». Ainsi, la formule que nous avons vue plus haut de la fonction phallique (grand Phi sur - phi) prend un tout autre sens : c'est désormais jouissance phallique sur manque fondamental – manque fondamental non plus référé à la castration imaginaire mais au non-rapport sexuel, c'est-à-dire au réel. Bernard Toboul propose ainsi la formule suivante :

$$\frac{\Phi}{-\varphi} \longrightarrow \frac{J\Phi}{\text{non-rapport}} \equiv \frac{J\Phi}{R}$$

Grâce à cette formule, nous pouvons mieux comprendre en quoi la jouissance phallique est à la fois obstacle au rapport sexuel et suppléance au non-rapport sexuel. Elle est ce qui l'empêche dans la mesure où le non-rapport sexuel est la conséquence de la castration du sujet. Elle est aussi ce qui y fait suppléance grâce au statut de paraître/semblant du phallus. Le phallus, dans sa brillance plus ou moins fragile, est en effet ce qui soutient le fantasme du sujet, c'est-à-dire le sens, qui est toujours sexuel – le sexuel étant de mettre du sens, toujours d'ordre fantasmatique, là où le rapport achoppe. Lacan dira d'ailleurs dans *Le Sinthome* : « Mon grand Φ , qui peut aussi bien être la première lettre du mot *fantasme* ¹² », pour souligner que c'est le phallus qui soutient le fantasme. Mais laissons de côté encore quelques instants ces questions du sens et du fantasme, pour nous arrêter maintenant sur le caractère hors sens de la jouissance phallique, c'est-à-dire à la manière dont la jouissance phallique va venir parasiter

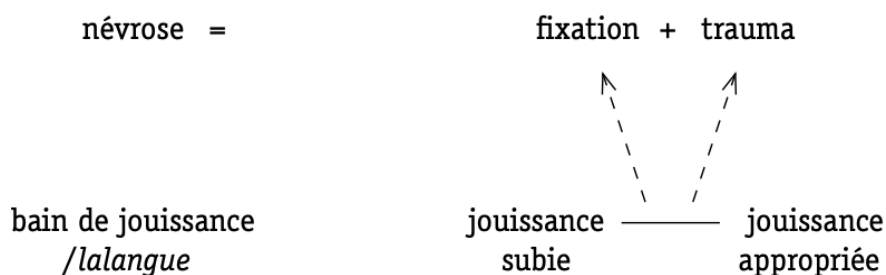
chaque phonation, car ce qui nous intéresse ici, c'est la jouissance prise au signifiant, à savoir la jouissance prise dans sa matérialité sonore.

En effet, dès lors que dans toute parole, la castration est sous-entendue – comme nous venons de le voir précédemment –, la jouissance phallique est à l'œuvre dans chaque parole puisque, dans chaque phonation, le phallus est présent. Cela donne une tout autre définition du langage, qui devient lui-même parasitaire dans la mesure où il est infusé de jouissance phallique. Lacan le dira explicitement dans *Le Sinthome* : « La question est plutôt de savoir pourquoi un homme normal, dit normal, ne s'aperçoit pas que la parole est un parasite, que la parole est un placage, que la parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé ¹³. » C'est d'ailleurs dans ce même séminaire qu'il s'amusera à écrire « phonction de phonation ¹⁴ » pour montrer, avec ce *ph/Φ*, que le parasite à l'œuvre dans le langage, c'est la jouissance phallique, présente dans chaque phonation, c'est-à-dire dans la matérialité sonore du langage. Ainsi, « la jouissance est dans la phonation elle-même ¹⁵ ». Mais cela faisait déjà quelques années que Lacan s'était intéressé à la jouissance prise au signifiant – au signifiant dans sa matérialité sonore – notamment, depuis 1971, autour du concept de *lalangue*. C'est ce concept qui nous intéressera tout particulièrement dans ce qui suit, notamment dans son articulation à la jouissance phallique dès lors que si, comme Lacan l'affirmait dans *Le Sinthome*, *lalangue* se soutient de la fonction de phonation, *lalangue* se soutient elle-même de la jouissance phallique puisque toute phonation se soutient de la jouissance phallique.

La jouissance phallique en fonction dans lalangue

Nous venons ainsi de voir que dans toute phonation – et donc dans *lalangue* – le parasitisme phallique est à l'œuvre. Dès notre plus tendre enfance, nous sommes en effet parlés par nos parents, par la *lalangue* de nos parents. C'est ce que Lacan nomme *l'obrescène*, un néologisme qu'il fabrique à partir du concept d'autre scène de Freud, pour saisir le caractère obscène du discours de l'Autre. Le petit enfant est baigné dans le bain de *lalangue*/obscénités de ses parents et il en tire une jouissance à la fois « subie » et « appropriée », quand il fait sienne cette jouissance prise au signifiant en accédant au langage (voir le schéma publié dans l'article « L'homme pulsionnel » de Bernard Toboul, repris dans la séance de juin 2019 du séminaire *Lalangue*). On voit ici que *lalangue* est directement articulée à la jouissance : d'abord celle des parents puis celle, réappropriée, de l'enfant. Le discours de l'Autre n'est plus désir de l'Autre. Il est jouissance. Car, avec la *lalangue*, nous ne sommes plus dans le langage bien organisé de la langue nationale, mais dans la matérialité sonore de la parole,

dès lors qu'elle se soutient de la jouissance phallique, qui est jouissance du phonème. Ainsi, dès que l'on parle, on jouit. Bernard Toboul dira à ce sujet : « *Lalangue* ne peut que s'articuler à la jouissance phallique. En effet, c'est de son émergence même que le phallique investit *lalangue*, de son émergence comme signifiant, et de son extension comme jouissance. Comme tout signifiant, le phallus connaît la subversion polysémique et polyphonique de *lalangue* ¹⁶. »



C'est donc à partir de ce bain de *lalangue* que quelque chose se fixe pour le sujet. Son Un de jouissance est issu à la fois de ses fixations infantiles et de sa rencontre traumatique avec le sexuel. En effet, le sujet, pour advenir, prélève un trait/signifiant de l'Autre, un trait de jouissance, auquel il s'assujettit. Ce S1, traumatique et hors sens, est extrait de *lalangue* sous l'effet du jeu de l'équivoque. Il est le signifiant qui permet le déplacement de la jouissance à l'inconscient – et donc l'avènement du sujet – et il est refoulé lors du refoulement originaire. C'est donc ce savoir, le signifiant maître du sujet, son S1, qui est inscrit dans *lalangue* et qui constitue l'inconscient. Nous avons ainsi, grâce à ce concept de *lalangue*, une toute nouvelle définition de l'inconscient... et de la pulsion, en tant qu'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire, un dire bien évidemment issu de l'Autre, qui profère *lalangue* qui fait trauma pour le sujet et qui scelle son Un de jouissance.

Mais quel est exactement ce savoir inscrit dans *lalangue* ? Lacan répond dans *Les non-dupes errent* que le savoir inscrit dans l'inconscient est « dysharmonique ¹⁷ » : dysharmonie entre les sexes, dysharmonie du fait même de la jouissance phallique qui, comme nous l'avons vu plus haut, fait obstacle au rapport sexuel. Ainsi, la rencontre traumatique du sujet avec le sexuel consiste en fait en la rencontre avec le non-rapport sexuel. C'est en cela que Lacan avance plus bas dans *Les non-dupes errent* que « [l']inconscient est parasitaire » et que cela a des « effets pathogènes ¹⁸ », à savoir le symptôme. Nous retrouvons là tout à fait la phrase de « La troisième » citée plus haut : « Le symptôme fait irruption de cette anomalie

en quoi consiste la jouissance phallique, pour autant que s’y étale, s’y épanouit, ce manque fondamental que je qualifie du non-rapport sexuel. »

Cela conduira Lacan à développer, toujours dans *Les non-dupes errent*, en partant du principe que c’est la jouissance et non la communication qui domine la vie, le concept de « sèmes », nouveau nom qu’il donne au parasitisme phallique à partir de la sémiotique en tant que signe, unité sémantique minimale, où s’inscrit un affect. Cela signifie que dans *lalangue* s’incarnent des sens, voire des sentiments, ou, pour le dire autrement, que *lalangue* est solidaire des sentiments qu’elle signifie, comme, par exemple, dans les éructations de colère, les éclats de rire, les soupirs de plaisir ou de douleur, les manifestations d’angoisse ou de stupeur, etc. Aïe, ouille, miam, humm, la liste est longue et surtout singulière à chaque sujet. Ainsi, les sentiments et affects sont véhiculés sur les traces de ce que fraye *lalangue*. Lacan dit en effet, à la fin d’*Encore*, que « les effets de *lalangue* sont affectés ¹⁹ ». Et il ajoutera, dans *Les non-dupes errent*, que « c’est de *lalangue* que procède l’animation [...], trifouillements, chatouillis, grattage, fureur, l’animation de la jouissance du corps ²⁰ ».

Bernard Toboul commente cette citation en insistant sur le terme d’« animation » en tant qu’elle fait le joint avec la jouissance phallique. Il explique : « C’est au fond quelque chose du phallique dans *lalangue* qui anime le corps et Lacan articule ainsi corps, *lalangue* et jouissance phallique. L’animation du corps vient de cette jouissance qui est distincte de celle du corps et, en cela, cette jouissance est parasite. C’est ce qu’il appelle “ex-sistence” de *lalangue* en dehors de la vie du corps, mais qui s’y “surajoute” et ce parce qu’il n’y a pas de rapport sexuel. *Lalangue* anime le corps en s’y surajoutant parce qu’il n’y a pas de rapport sexuel. Les sèmes, les différents sentiments, les différents sens, servent à cela. Sans eux, rien ne conduirait un corps vers un autre corps ²¹ ».

Nous venons ainsi de voir, dans cette première partie, combien le sujet est structuré par le phallus et donc la castration. Le phallus est par ailleurs le signifiant qui soutient la jouissance phallique ; jouissance paradoxale, comme nous l’avons vu plus haut, qui fait obstacle au rapport sexuel tout en y suppléant. En conséquence, dès que nous parlons, le non-rapport est sous-entendu, et en même temps, avec l’animation et les affects issus de *lalangue*, il y a dans toute parole une forme de suppléance au non-rapport dans la mesure où quand nous parlons nous jouissons. Ainsi, que se joue-t-il, en termes de jouissance, dans l’emballage parolier de la manie ? S’agit-il de nier la castration en bouchant le trou à tout prix, c’est-à-dire de suppléer, par ce déchaînement de jouissance phallique, au non-rapport ?

La manie, une défense contre la mélancolie ou contre la castration ?

Chez Freud, une défense contre la perte impossible

Dans le corpus freudien, le concept de manie est élaboré en tant que défense contre la mélancolie. Freud reprend l'articulation entre manie et mélancolie telle que développée par la psychiatrie dans son approche de la psychose maniaco-dépressive. Il ne s'arrête cependant pas à une définition sémiologico-phénoménologique de ces troubles. Il essaie en effet d'en définir les mécanismes et propose une théorie où il s'agit de se défendre contre une perte impossible.

Trois textes soutiennent le développement freudien des concepts de mélancolie et de manie : *Deuil et mélancolie*, *Psychologie des masses et analyse du moi* et *Le Moi et le Ça*. À partir de ces seuls titres, nous pouvons voir qu'il articule ces concepts au moi et donc au narcissisme. En effet, contrairement au deuil dit normal où la perte de l'objet aimé est acceptée et où le moi, bien qu'affecté, reste inchangé par cette perte, dans la mélancolie, la perte de l'objet est impossible et « l'ombre de l'objet tomb[e] sur le moi ²² » – par identification du moi à l'objet –, modifiant ainsi l'économie libidinale du moi qui s'appauvrit et subit les reproches que le sujet aurait normalement formulés contre l'objet. Freud avance à dessein : « Dans le deuil, le monde est devenu pauvre et vide, dans la mélancolie, c'est le moi lui-même ²³. »

Ce qui est intéressant à relever – et c'est là le point essentiel de la mélancolie –, c'est qu'au fond, le mélancolique ne sait pas ce qu'il a perdu. Freud écrit en effet : « Le malade ne peut pas saisir consciemment ce qu'il a perdu. [Et même] lorsque la perte occasionnant la mélancolie est connue du malade, celui-ci sachant qui il a perdu, [il ne peut savoir] ce qu'il a perdu en cette personne ²⁴. » Ce concept de perte inconnue pourrait nous conduire à un autre concept essentiel de la théorie freudienne, à savoir celui de « paradis perdu ». Nous pourrions ainsi penser qu'il y a entre ces deux pertes quelque chose de similaire. Serait-ce la perte d'une forme de jouissance fusionnelle, autistique – celle que Lacan nomme « la Chose » à partir de la chose freudienne (*das Ding*) – que le sujet mélancolique ignorerait et n'accepterait pas ? Il y aurait ainsi un impossible de la castration et donc de l'objet grâce à la division du sujet. Nous y reviendrons plus tard quand nous aborderons la question du déplacement.

Freud parle d'une « résistance minime de l'investissement d'objet ²⁵ » dans la mélancolie, le choix d'objet s'étant produit sur une base narcissique,

c'est-à-dire par identification, en tant que stade préliminaire du choix d'objet (voir le chapitre VII de *Psychologie des masses*). Freud distingue ainsi l'identification narcissique de l'identification hystérique en cela que « dans la première, l'investissement d'objet est laissé vacant, tandis que, dans la seconde, il persiste ²⁶ ». Freud classe en effet la mélancolie dans les affections narcissiques, c'est-à-dire, au fond, dans les pathologies limites du moi, où sujet et objet ne sont pas véritablement constitués, ce qui a pour conséquence la régression au narcissisme en cas d'échec de l'investissement objectal.

En s'appuyant sur les travaux d'Abraham sur le stade oral, Freud avance que l'identification narcissique se fait sur le mode cannibalistique, c'est-à-dire narcissique, dès lors qu'il s'agit d'incorporer un trait de l'autre. C'est en cela que Freud et Abraham parlent du caractère oral de la régression au narcissisme dans le cadre de la mélancolie et cela a de nombreuses conséquences dans l'expression symptomatique de la mélancolie et de la manie. Si le sujet mélancolique ne présente aucun appétit pour la vie – dans tous les sens du terme, jusqu'au refus de s'alimenter comme le souligne Freud à partir d'Abraham ²⁷ –, le sujet maniaque est, à l'inverse, dévorant. La littérature psychiatrique et psychanalytique parle en effet d'« orgie », d'« ivresse », de « boulimie » et tant d'autres métaphores orales pour décrire l'état maniaque. Karl Abraham en parle très bien : « La libido se tourne avidement vers le monde des objets. [...] Est "avalé" tout ce qui croise le chemin du patient. La convoitise érotique du maniaque est connue ²⁸. » Et Abraham ajoutera que si tout est avalé, c'est pour être expulsé aussitôt : « À cet *accueil érotisé* des impressions nouvelles correspond un *rejet tout aussi rapide et aussi plaisant*. La logorrhée et la *fuite des idées* des maniaques nous montrent bien la saisie véhémement et le rejet des impressions nouvelles ²⁹. » On retrouve très bien ici la description sémiologique d'Henry Ey plus haut : « Représentation, mot, image [...] aussitôt évoqués disparaissent du champ de la conscience pour être remplacés par d'autres. »

Nous nous rendons bien compte ici que n'importe quel objet peut être « croqué » par le maniaque. Il n'y a pas d'objet d'élection. La dévoration du maniaque – pour jouer de l'équivoque – est « avide » car « à vide », c'est-à-dire vide de tout véritable objet constitué. Le fantasme et l'objet *a* ne sont pas opérants. C'est pour cela d'ailleurs que l'état maniaque s'accroche aux qualités sonores du signifiant (jeux de mots, rimes, assonances, etc.), car le signifié derrière – le signifié du désir – importe peu. Ce mécanisme est possible dès lors que la manie, selon Freud, est justement une défense contre l'objet. Freud l'explique très bien : « Dans la manie, il faut que le moi ait surmonté la perte de l'objet (ou bien le deuil quant à la perte, ou bien peut-être l'objet lui-même). [...] Le maniaque nous démontre aussi à

l'évidence, en partant comme un affamé à la quête de nouveaux investissements d'objet, qu'il s'est libéré de l'objet dont il avait souffert ³⁰. » Au fond, il y a dans la manie comme dans la mélancolie une même structure – un impossible de l'objet – à laquelle la mélancolie répond par un abîme sans fond et la manie par une course sans fin.

La difficile question de l'objet pour le maniaque

Nous venons d'aborder la manie en tant que défense contre la mélancolie, mais la manie n'est pas seulement le pendant de la mélancolie ; elle existe dans différentes structures : la manie du paranoïaque, la manie de l'hystérique, la manie de l'obsessionnel, que l'on connaît moins bien, dans son hyperactivité sociale et, bien sûr, la manie tout court. Cela renvoie à la question de l'impossibilité de l'objet, de manière générale, dans l'état maniaque, quelle que soit la structure du sujet. C'est à partir de ce point essentiel que nous nous demanderons si la manie est non seulement une défense contre la mélancolie, mais plus généralement une défense contre la castration, dans la mesure où, comme nous l'avons vu plus haut, l'objet *a* est le résultat de la *Spaltung* du sujet en tant que moment structurel où le sujet se confronte à sa castration et à celle du grand Autre. On voit ainsi combien la question de l'objet est intimement liée à celle de la castration.

Avec la fonction phallique, Lacan remplace en effet la théorie des stades par la déduction de l'objet *a*. C'est un objet de jouissance, fantasmatique, et qui n'a aucune réalité (Lacan dira dans *Encore* qu'il « n'est d'aucun être ³¹ »), qui condense la manière dont le sujet s'est fait pulsionnellement l'objet de l'Autre (par exemple, manger, être mangé, se faire manger). C'est donc en se fixant sur un certain mode de conjugaison de l'objet que le sujet trouve son être dès lors qu'il sert à soutenir l'élaboration imaginaire faisant sens dans la vie du sujet et qui est son sens même. Le fantasme vient recouvrir, par sa nature même de construction symbolico-imaginaire, le réel du non-rapport sexuel et en cela est de l'ordre du semblant, à l'instar du phallus qui est un paraître venant recouvrir la castration.

Cela a pour conséquence que l'inconscient lui-même a structure de semblant dès lors que le signifiant phallique, refoulé lors du refoulement originaire, est celui-là même qui régit tout l'ordre du signifiant, c'est-à-dire l'inconscient. Ainsi, l'inconscient est de l'ordre du semblant. Mais un semblant qui permet néanmoins de cerner le réel dès lors qu'il en est le seul accès. Lacan dira : « Tout ce qui se dit est une escroquerie ³² », et Bernard Toboul ajoutera : « Pas seulement ce qui se dit à partir de l'inconscient, mais de tout discours qui est du semblant. Non seulement le sujet oppose un ne rien vouloir savoir sur ce qui l'agit – le fantasme, qui imaginatise

l'objet en ce que l'objet est l'impossible à retrouver ; [...] mais plus généralement, tout ce qui se dit constitue au fond un rien vouloir³³. » Ce rien vouloir savoir a bien sûr à voir avec le non-rapport sexuel ; au fond, on ne veut rien savoir du fantasme qui supplée au non-rapport et surtout on ne veut pas savoir qu'il s'agit d'une suppléance. Il y a quelque chose du semblant difficile pour tout sujet. « L'enfant et le psychotique, mais aussi bien les névrosés, sont en délicatesse avec le semblant. Le semblant nous dérouté. [...] Que le monde tienne au moyen du semblant est le fond de la perplexité devant le signifiant³⁴. »

Dans la manie, quelle que soit sa structure, le sujet a en effet des difficultés avec le semblant, c'est-à-dire avec le sens que lui donne son fantasme. C'est pour cela que Lacan mettra en avant, dans le séminaire *L'Angoisse*, l'absence de la fonction de l'objet comme cause de la manie : « Dans la manie, précisons tout de suite que c'est la non-fonction de *a* qui est en cause, et non pas simplement sa méconnaissance. Le sujet n'y est lesté par aucun *a*, ce qui le livre, quelques fois sans aucune possibilité de liberté, à la métonymie pure, infinie et ludique, de la chaîne signifiante³⁵. » Si le sujet n'est lesté d'aucun *a*, c'est que quelque chose de la castration de l'Autre n'a pas pu s'inscrire pour lui. Le sujet n'est pas barré et donc aucune division n'est possible pour ouvrir la voie à l'objet.

Lacan dira dans le « Petit discours aux psychiatres de Sainte-Anne » que le sujet non divisé « garde sa cause dans sa poche, c'est pour ça qu'il est un fou³⁶ ». Et il ajoutera : « Les hommes libres, les vrais, ce sont précisément les fous. Il n'y a pas de demande du petit *a*, son petit *a* il le tient, c'est ce qu'il appelle ses voix, par exemple. Il ne tient pas au lieu de l'Autre, du grand Autre, par l'objet *a*. L'*a*, il l'a à sa disposition. » Michel Bousseyroux, dans son dernier ouvrage, ira un peu plus loin : « L'homme libre c'est le fou parce qu'il a l'objet *a*, ses voix, dans sa poche. Il en dispose, il n'a pas comme le névrosé à aller le chercher dans l'Autre, il n'est pas dans la dépendance névrotique du désir de l'Autre pour y nourrir son fantasme. Il a sa cause avec lui, pour lui. C'est ce qui fait du fou un homme libre, libre du rapport à l'Autre, libre du rapport au Nom-du-Père, libre de la loi du désir, libre de la chaîne du fantasme que l'autre me passe dans la loi³⁷. » Dans la manie, l'Autre est en effet annulé. Le sujet se jouit dans l'accélération associative, pour nier sa castration et surtout celle de l'Autre. Si l'Autre n'est pas barré, le fantasme n'est pas opérant : on n'a pas besoin de l'Autre pour y trouver l'objet qui nous manque et on peut donc jouir d'une jouissance phallique débridée, complètement hors sens.

Cela nous conduit au concept de métonymie, dont Lacan parlait dans le passage de *L'Angoisse* cité plus haut, dès lors que c'est une notion clé de la clinique de la manie, notamment dans son emballement langagier. Lacan développe le concept de métonymie en 1957 dans « L'instance de la lettre » à partir du déplacement freudien, pour mettre en exergue l'inscription du sujet dans une économie du désir, le (-) entre le S et le s de la partie droite du mathème indiquant le manque à être du sujet, et la partie gauche du mathème signalant la course à l'objet dans les rails de la chaîne signifiante. Le problème, pour le sujet, c'est que justement cette course à l'objet peut être infinie, car son désir est impossible à dire, le signifiant phallique étant non seulement sans signifié, mais également refoulé lors du refoulement originaire.

$$f(S \dots S') S \cong S (-) s$$

Ainsi, dans cet impossible à dire du désir, on retrouve l'impossible du sujet maniaque à saisir l'objet dans son emballement langagier. Il passe d'un signifiant à l'autre sans cerner l'objet de son désir, la parole s'accélère mais fonctionne à vide. Elle est pure jouissance, jouissance prise aux signifiants et non aux signifiés du désir derrière les signifiants. Ne retrouve-t-on pas là, de manière paradoxale, les dernières élaborations de Lacan depuis les années 1970 où la notion de pulsion cesse d'être focalisée sur l'objet *a* ? Il dira en effet dans *Encore* que « là où ça parle, ça jouit ³⁸ », et dans *Le Sinthome* que « les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire ³⁹ ». Alors, quelle est la jouissance du maniaque quand il est livré à la « métonymie pure de la chaîne signifiante » ? Peut-être pourrions-nous y répondre justement à partir de la nouvelle définition que donne Lacan de la métonymie dans « Radiophonie » : « La métonymie [opère] d'un métabolisme de la jouissance dont le potentiel est réglé par la coupure du sujet, cote comme valeur ce qui s'en transfère ⁴⁰. »

Ainsi, la métonymie n'est plus la vectorialisation d'un manque, d'un manque, mais un métabolisme de jouissance, auquel s'accrochent ou non les jeux du semblant et de l'objet, et la coupure du sujet devient référée à la jouissance : « La métonymie, ce n'est pas du sens d'avant le sujet qu'elle joue (soit la barrière du non-sens), c'est de la jouissance où le sujet se produit comme coupure ⁴¹. » En effet, pour que se produise cette coupure du sujet, il faut qu'il y ait une coupure initiale, à savoir le passage d'une « jouissance close ⁴² », autistique, à l'inconscient, lors du refoulement originaire. C'est la nouvelle définition que donne Lacan, dans « Radiophonie », du déplacement – et donc de l'inconscient : « Faire passer la jouissance à l'inconscient ⁴³ », ou pour le dire autrement faire passer d'une jouissance de

l'ordre du réel à une jouissance permise par le symbolique. Nous retrouvons ici ce que nous avons vu comme impossible pour le sujet mélancolique : la perte de « la Chose » en tant que première jouissance close ; un impossible qui se rejoue, dans la manie, dans la difficulté du sujet à saisir son objet.

Cette nouvelle définition de la métonymie ouvre ainsi des perspectives très intéressantes pour la clinique de la manie. En effet, si la métonymie est métabolisme de jouissance auquel s'accroche ou non le désir, on peut voir combien la métonymie prend un sens complètement nouveau quand on parle de l'emballlement langagier du maniaque. La « métonymie pure, infinie et ludique, de la chaîne signifiante » auquel il se livre devient ainsi pur métabolisme de jouissance, jouissance prise aux signifiants – la métonymie ne signalant plus la course à l'objet, c'est-à-dire aux signifiés du désir derrière les signifiants. Lesté d'aucun *a*, le sujet est pris dans une jouissance hors sens, hors du sens du fantasme et de l'objet, et cela renvoie, au fond, à *lalangue* : une jouissance hors sens prise au signifiant. C'est cette même jouissance hors sens que nous retrouvons dans l'accélération langagière de la manie et qu'il s'agira de mettre en tension avec une forme de hors-sens dans l'humour.

Manie et humour

Dans sa forme langagière, la manie prend souvent la forme de l'humour, d'une associativité débridée, d'une course folle aux calembours. Il s'agit de faire comme si la castration – et donc le sens – n'existait pas en étant dans la pure jouissance de la matérialité sonore du signifiant. D'ailleurs, Freud lui-même, en 1937, a écrit son texte sur le fétichisme juste après son texte sur l'humour. Il y a dans l'humour et dans la manie – à l'instar du fétichisme – un quelque chose d'un « je sais que ça existe, mais je fais comme si ça n'existait pas », mais, dans l'humour, à l'inverse de la manie, on peut en rire, et surtout en rire ensemble.

Lalangue dans le Witz

Nous reprendrons ici les avancées de Bernard Toboul sur le *Witz* dans la séance de décembre 2020, séance très intéressante que nous vous invitons à relire dans le détail dès lors que nous allons seulement en relever les éléments essentiels pour notre présentation.

Signalons, pour commencer, que le *Witz* est un effet de plaisir et que ce dernier repose sur l'équivoque, tant de la polysémie que de la polyphonie. Le *Witz* outrepassé ainsi la signification raisonnable et fait rire. Il est en cela jouissance prise au signifiant, notamment quand il repose sur la

résonance des mots et non sur leur sens. Relevons enfin que le fonctionnement du *Witz* relève du mécanisme de la métaphore.

La métaphore est également un concept que Lacan développe dans « L'instance de la lettre » à partir du concept freudien de condensation. Et, comme le concept de métonymie, le concept de métaphore connaît une modification dans « Radiophonie ». Dans sa première version, celle de « L'instance de la lettre », la métaphore est la substitution d'un signifiant par un autre signifiant donnant un plus de signification, tandis que dans celle de « Radiophonie », elle devient un saisissement du sujet par le sens (comme on est saisi par un lapsus), un sens qui va du côté du non-sens et qui est de l'ordre du poétique, de l'inattendu, de la surprise. La condensation devient, quant à elle, « retour de l'impossible », c'est-à-dire surgissement du réel dans le langage. En cela, nous ne sommes plus seulement dans le non-sens mais dans le hors-sens, dont l'effet est actuel et non rétroactif comme dans la métaphore qui fait sens après coup. Au fond, c'est déjà de *lalangue* qu'il s'agit même si le concept n'a pas encore été inventé au temps de « Radiophonie ».

$$f\left(\frac{S'}{S}\right) S \cong S (+) s$$

Ainsi, le trait d'esprit, par son accent mis sur le sonore, les jeux sur les sons, fait vaciller l'organisation langagière. Lacan, dans le *Séminaire V*, parle de « violation du code ⁴⁴ » et Bernard Toboul avance que si le *Witz* est plaisir, c'est justement parce que « ces jeux avec le non-sens produisent du plaisir [car] ils mettent en suspens l'instance critique de la raison ⁴⁵ ». Et il ajoute : « Lacan reprend la démarche de Freud, qui disait que déjouer la critique de la raison, c'est revenir à la position de l'enfant qui fait expérimentation ludique des mots, cherche derrière des sonorités de mots identiques ou similaires une signification identique [et] vise à l'effet de plaisir lié au rythme ou à la rime ⁴⁶. » En effet, l'apprentissage de la langue pour un enfant n'est pas seulement mortifère sous la forme du dressage que lui impose son entrée dans le monde symbolique. Il est aussi jouissance, jeu, dans l'appropriation du bain de *lalangue* des parents. On sait que Lacan associait le concept de *lalangue* à la lallation du petit enfant. Dans *Le Sinthome*, il parlera même d'« élation ⁴⁷ », c'est-à-dire une forme de jouissance, en formant le concept d'« élanges ». Remarque intéressante : c'est en parlant de la manie qu'il élabore le concept d'« élanges ».

Freud dira dans la *Traumdeutung* que la puissance du *Witz* est « sans limite ⁴⁸ », car elle s'inscrit sur le fond de jouissance prise au signifiant lors

de l'acquisition du langage par le jeune enfant, comme il l'écrira d'ailleurs dans *Le Mot d'esprit et son rapport à l'inconscient* : « La pensée qui s'immerge dans l'inconscient en ayant pour fin de former le mot d'esprit ne fait que se rendre dans l'ancien lieu familier de son jeu d'autrefois avec les mots. L'acte de pensée se trouve reporté, pour un temps, au stade infantile, afin qu'il puisse ainsi s'approprier à nouveau cette source infantile de plaisir ⁴⁹. » Cela amènera Bernard Toboul à affirmer que « le trait d'esprit ou le *Witz* se produit sur fond de *lalangue* et ainsi en est-il de chaque formation de l'inconscient ⁵⁰ ».

Revenons maintenant au concept de métaphore, en tant que processus primaire opérant dans le *Witz*. Nous avons vu plus haut que c'est le déplacement initial d'une jouissance « close » à une jouissance permise par le symbolique qui conditionne tous les déplacements ultérieurs, dont la métaphore. Il y a donc substitution de jouissance dans la métaphore, c'est-à-dire passage d'une jouissance relevant du non-sens prise à la matérialité sonore du mot à une jouissance relevant du sens et que Lacan appellera « joui-sens ». Il parlera dans *L'Envers de la psychanalyse* de « sidération et lumière ⁵¹ » au sujet du *Witz*. Et il ajoutera : « Cela nous prend à l'estomac. » Nous voyons ainsi que le trait d'esprit produit un événement de corps. « Il nous sidère puis jette une vive lumière dont l'éclat est un éclat de rire ⁵². » En conséquence, le *pas* de sens se transforme en pas vers le sens, car l'opération de métaphore dans le *Witz* est justement la production d'un (+) de sens – c'est-à-dire d'un pas vers le sens – se substituant au non-sens. Lacan écrit dans le *Séminaire V* : « Le mot d'esprit frappe d'abord par le non-sens, il nous attache puis nous récompense par l'apparition dans ce non-sens même de je ne sais quel sens secret, d'ailleurs toujours si difficile à définir ⁵³. »

L'effet disruptif de la métaphore se révèle être le secret de l'éclat de rire, de l'événement de corps qui fait marque de jouissance. Avec sa nouvelle définition de la métaphore – et de la condensation –, « Radiophonie » nous apprend en effet qu'il y a quelque chose de plus radical à l'œuvre dans la métaphore : le retour de l'impossible, qui est, comme nous l'avons vu plus haut, soutenu par la condensation et qui relève du hors-sens. Nous verrons que cette nouvelle définition de la condensation a toute son importance quand nous aborderons, à la fin de notre présentation, le retour de l'impossible dans la manie.

Le Witz en appelle à l'Autre

Déjà pour Freud, le *Witz* était articulé au sens et au tiers dès lors qu'il s'agissait pour le tiers de reconnaître la blague comme riche de sens.

Bernard Toboul le résume très bien : « Le plaisir apporté par le non-sens, le jeu de mots ou les jeux de pensée, risque de tomber à plat s'il y a un refus de l'interlocuteur d'y souscrire. [...] Pour que le plaisir continue et que la blague fonctionne, il faut la connivence du tiers qui la reçoit. [...] Ce qui sidère doit laisser la place à ce qui éclaire, pour faire rire ensemble les deux interlocuteurs ⁵⁴. »

Pour Lacan, dans le *Séminaire V*, c'est du grand Autre qu'il s'agit dès lors qu'il doit reconnaître, dans les jeux de mots et les jeux sur les sons, l'écart avec le code de la langue courante. Cela donne à Lacan l'occasion d'instituer dans les années 1950 le rôle structurant du grand Autre. En effet, il s'agit alors pour Lacan de placer le trait d'esprit dans la dialectique de la demande et du désir. L'Autre auquel est adressé le *Witz* est au-delà de l'interlocuteur : c'est le grand Autre auquel s'adresse la demande. Le *Witz* repose donc sur une illusion : celle de l'Autre qui « viendra[it] combler la béance que constitue la solubilité du désir ⁵⁵ ». Si cela fonctionnait, cela serait le « moment symbolique idéal [...] qui est tout à fait inexistant ⁵⁶ ».

Bernard Toboul décrit le moment symbolique idéal de la manière suivante : « C'est le moment de la demande satisfaite, où le message arrive à l'Autre, son destinataire. Idéal est ce moment où l'intention du moi serait entérinée par l'Autre, où il y aurait continuité, co-extensivité du désir et du signifiant qui le porte ⁵⁷. » Toujours dans le *Séminaire V*, Lacan avance que le mot d'esprit procéderait à une sorte d'espoir illusoire de compenser l'insatisfaction inévitable de la demande et, simultanément, de résoudre la non-communication avec l'Autre. Or la thèse de Lacan à l'époque est justement que le signifiant mortifie. En effet, dans « La signification du phallus », la dialectique du désir, de la demande et du besoin est décrite comme « déviation des besoins de l'homme du fait qu'il parle ⁵⁸ », car l'homme doit en passer par le truchement de la parole. Cela a pour conséquence que le désir doit en passer par le signifiant, il se réfracte en signifié et ne peut se dire. C'est donc la métaphore qui assure la fonction de révéler cette dimension au-delà.

Ainsi, le fonctionnement du *Witz* colle à la dialectique de la demande et du désir. La métaphore révèle l'au-delà de ce qui apparaît d'abord comme non-sens dans le *Witz*. Lacan montre, dans le *Séminaire V*, que la métaphore dans le trait d'esprit fonctionne de la même manière que la métaphore paternelle vue plus haut. Bernard Toboul le résume ainsi : « La métaphore fonctionne dans le *Witz* comme condensation et dans la métaphore paternelle comme substitution du signifiant de la fonction paternelle au désir de la mère, pour produire un plus de sens dans le *Witz*, un plus qui est le plus

de la signification phallique comme secret du désir de la mère⁵⁹. » Nous voyons ainsi que, tant chez Freud que chez Lacan, le trait d'esprit a besoin de l'Autre, du tiers, pour valider le sens derrière le non-sens apparent. Or cela n'est pas du tout le cas dans la manie, où l'Autre est annulé dans l'emballement langagier.

Annulation de l'Autre

La manie tend, à l'inverse, à annuler l'Autre dans son emballement et vise une jouissance Une quasi autistique.

Comme nous venons de le voir, dans le *Witz*, l'Autre est invité à participer. On le prend à témoin et cela fait lien. En effet, dans le passage du non-sens au sens, il y a passage de la jouissance phallique à la « joui-sens ». À l'inverse, dans la manie, l'Autre est annulé. Le sujet se jouit dans l'accélération associative et cela a pour effet de provoquer la sidération de l'Autre.

Que se joue-t-il dans la manie ? Si le *Witz* repose sur le phénomène de la métaphore, quelque chose de plus radical se joue dans la manie : le retour de l'impossible. Comme nous l'avons vu plus haut, il s'agit de la nouvelle définition que donne Lacan de la condensation depuis « Radiophonie ». La condensation atteint, par ses drôles de concrétions de signifiants (par exemple, « Norekdal », « Autodidasker », etc., cités par Freud dans la *Traumdeutung*), à du hors-sens de l'ordre du réel, un réel qui surgit dans le langage malgré le sujet lui-même. Il s'agit de signifiants issus de *lalangue*, « dépôt, alluvion de langage » qui sont « préalables à la signifiante du sujet⁶⁰ ». Le sujet est donc neutralisé, car il ne se retrouve pas dans l'effet de sens qu'il attend. Ainsi, la condensation – et donc *lalangue* qu'elle charrie – provoque un phénomène de vacillation du sujet en raison du caractère actuel du réel dans le langage. Il n'y a pas un effet de sens rétroactif comme dans la métaphore.

Cette définition de *lalangue* comme « dépôt, alluvion de langage » nous amène à une nouvelle définition de l'inconscient comme série de signifiants hors sens. Lacan, dans *Les non-dupes errent*, dira en effet que les signifiants « ne font pas chaîne⁶¹ » dans l'inconscient. Nous sommes dans ce que Colette Soler appelle l'« inconscient réel », c'est-à-dire un inconscient sans sujet ou, pour le dire autrement, d'avant l'avènement du sujet ; pure *lalangue* qui vient défaire, « déchaîner » la chaîne signifiante en se jouant d'elle, en y faisant irruption. D'ailleurs, ne dit-on pas du maniaque qu'il est déchaîné ? La jouissance phallique débridée envahit ainsi le langage. « La jouissance réinvestit le langage, cela s'appelle *lalangue*. L'impossible, mis

à distance par un premier suspens de jouissance qui faisait refoulement originaire, n'est plus tenu par un bord de langage-sens ⁶². »

Ainsi, la défense contre la jouissance qu'est le déplacement initial de la jouissance à l'inconscient – et qui conditionne toutes les défenses ultérieures – ne tient plus. Les défenses sont mises hors jeu et le réel fait retour. C'est ce que l'on retrouve chez Joyce qui se laisse envahir par le parasite parolier dans son jeu infini avec la matérialité sonore des mots, car c'est là, comme nous l'avons vu plus haut, que se loge la jouissance phallique. Ainsi, la jouissance envahit le langage et Lacan pose la question, avec Joyce, dans *Le Sinthome*, de savoir s'il « s'agit de se libérer du parasite parolier ? Ou au contraire de se laisser envahir par les propriétés d'ordre phonématique de la parole, par la polyphonie de la parole ⁶³ ? » Il souligne que l'artiste, à l'instar du maniaque, envahi par la polyphonie de *lalangue*, peut en jouir à l'infini, et Bernard Toboul ajoute que, contrairement à la pratique analytique où une coupure à la jouissance peut se produire autour de l'équivoque, « l'équivoque reste quasi indifférente à l'artiste. Non qu'il n'en joue pas, mais il en infinitise le jeu, et ne peut y faire scansion, ne peut y imposer un suspens, ce qui donne parfois des allures d'accélération maniaque à son usage de *lalangue*. » Nous pouvons voir ainsi, dans l'exemple de Joyce, combien l'envahissement par la polyphonie de *lalangue* signe le retour de l'impossible et cela donne tout son sens à l'expression « Joyce désabonné de l'inconscient ». Nous sommes là dans la pure jouissance phallique, ce qui est une autre définition de ne pas être « lesté par l'objet *a* ». Pure jouissance « à vide » et retour à la jouissance « close » d'avant la *Spaltung* du sujet.

*↑ Intervention au séminaire *Lalangue* de Bernard Toboul, à Paris, le 17 février 2023.

1. ↑ H. Ey, P. Bernard et C. Brisset, *Manuel de psychiatrie*, Paris, Masson, 1989, p. 157-158.

2. ↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 415-416.

3. ↑ S. Freud, « L'organisation génitale infantile », dans *Œuvres complètes*, t. XVI, Paris, Puf, 1991, p. 306.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 94.

5. ↑ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 555.

6. [↑](#) B. Toboul, *Du savoir à la pratique*, Paris, L'Art du message, 2021, p. 53.
7. [↑](#) J. Lacan, « D'un syllabaire après coup », dans *Écrits, op. cit.*, p. 722.
8. [↑](#) J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits, op. cit.*, p. 694.
9. [↑](#) *Ibid.*, p. 694.
10. [↑](#) J. Lacan, « La troisième », *La Cause freudienne*, vol. 79, n° 3, 2011, p. 30.
11. [↑](#) B. Toboul, *Du savoir à la pratique, op. cit.*, p. 36.
12. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 127.
13. [↑](#) *Ibid.*, p. 95.
14. [↑](#) *Ibid.*, p. 127.
15. [↑](#) B. Toboul, *Du savoir à la pratique, op. cit.*, p. 61.
16. [↑](#) *Ibid.*, p. 56.
17. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 11 juin 1974.
18. [↑](#) *Ibid.*
19. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 127.
20. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent, op. cit.*, leçon du 11 juin 1974.
21. [↑](#) B. Toboul, *Du savoir à la pratique, op. cit.*, p. 42-43.
22. [↑](#) S. Freud, « Deuil et mélancolie », dans *Œuvres complètes*, t. XIII, Paris, Puf, 1988, p. 270.
23. [↑](#) *Ibid.*, p. 266.
24. [↑](#) *Ibid.*, p. 265-266.
25. [↑](#) *Ibid.*, p. 270.
26. [↑](#) *Ibid.*, p. 271.
27. [↑](#) *Ibid.*, p. 270-271
28. [↑](#) K. Abraham, *Esquisse d'une histoire du développement de la libido fondée sur la psychanalyse des troubles mentaux*, Paris, Payot, 1965, p. 205.
29. [↑](#) *Ibid.*, p. 205
30. [↑](#) S. Freud, « Deuil et mélancolie », art. cit., p. 276.
31. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 114.
32. [↑](#) J. Lacan, *L'insu*, séminaire inédit, leçon du 11 janvier 1977.
33. [↑](#) B. Toboul, *Séminaire la langue 2018-2019*, inédit, leçon du mois de juin 2019.
34. [↑](#) B. Toboul, *Du savoir à la pratique, op. cit.*, p. 109.
35. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 388.
36. [↑](#) J. Lacan, « Petit discours aux psychiatres de Sainte-Anne », inédit.
37. [↑](#) M. Bousseyroux, *Psychanalyser le pas-comme-tout-le-monde*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2022, p. 54.
38. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 104.
39. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 17.
40. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 418.
41. [↑](#) *Ibid.*, p. 417-418.

42. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 89.
43. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 420.
44. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 24.
45. [↑](#) B. Toboul, *Du savoir à la pratique, op. cit.*, p. 86.
46. [↑](#) *Ibid.*, p. 89.
47. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 12.
48. [↑](#) S. Freud, « L'interprétation du rêve », dans *Œuvres complètes*, t. IV., Paris, Puf, 2003, p. 213.
49. [↑](#) S. Freud, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988, p. 306-307.
50. [↑](#) B. Toboul, *Du savoir à la pratique, op. cit.*, p. 111.
51. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 64.
52. [↑](#) B. Toboul, *Du savoir à la pratique, op. cit.*, p. 86.
53. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient, op. cit.*, p. 85.
54. [↑](#) B. Toboul, *Du savoir à la pratique, op. cit.*, p. 87.
55. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire. Livre V, Les Formations de l'inconscient, op. cit.*, p. 121.
56. [↑](#) *Ibid.*
57. [↑](#) B. Toboul, *Du savoir à la pratique, op. cit.*, p. 91.
58. [↑](#) J. Lacan, « La signification du phallus », art. cit., p. 690.
59. [↑](#) B. Toboul, *Du savoir à la pratique, op. cit.*, p. 92.
60. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 417.
61. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent, op. cit.*, leçon du 11 décembre 1973.
62. [↑](#) B. Toboul, *Du savoir à la pratique, op. cit.*, p. 130.
63. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 97.